Changement dans le lexique — changement du lexique : *Lexicalisation, figement, catachrèse*

*Changes within lexicon — changes of the lexicon itself : lexicalization, freezing
process, catachresis*

Michelle Lecolle

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/595>
ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006
Pagination : 23-42
ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Michelle Lecolle, « Changement dans le lexique — changement du lexique : *Lexicalisation, figement, catachrèse* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 46 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/595>

Michelle Lecolle
Université Paul Verlaine — Metz, EA 3474 CELTED
Michelle.Lecolle@univ-metz.fr

Changement dans le lexique — changement du lexique : *Lexicalisation, figement, catachrèse*¹

Les notions de lexicalisation, de figement et de catachrèse diffèrent, tant du point de vue des approches dont elles relèvent que des faits étudiés. Elles ont pourtant ceci de commun qu'elles renvoient à des changements touchant le lexique : en effet, toutes trois s'attachent de manière centrale à des processus diachroniques d'évolution et de « fixation » de la forme et/ou du sens de séquences discursives dans la compétence discursive collective, voire en langue.

Cet article se donne pour objectif de cerner les acceptions de ces termes et de mesurer leur exploitation, explicite ou, parfois, plus implicite, dans différentes perspectives linguistiques. Ce faisant, nous chercherons à préciser leurs divergences, mais aussi à mettre en évidence quelques-uns de leurs points communs.

Cette ambition se heurte évidemment au nombre et à la diversité des approches qui font usage d'un ou plusieurs de ces termes, tant pour ce qui est du domaine linguistique concerné (morphologie, syntaxe, études du lexique naturellement, mais aussi terminologie, analyse du discours, sociolinguistique, pragmatique, rhétorique, stylistique), que pour ce qui est de l'approche théorique. Qui plus est, les phénomènes correspondant aux résultats des processus recouvrent eux-mêmes des faits disparates, notamment du point de vue de leur empan ou de leur usage discursif et, conséquemment, relèvent de terminologies diverses, telles que *locution*, *unité polylexé-*

1. Cet article reprend et poursuit un travail initié en collaboration avec Sarah Leroy pour l'introduction d'une journée Conscla (*Confrontations en sciences du langage*), le 24-06-05. Je tiens à la remercier vivement de cette collaboration. J'ai cherché à conserver ici l'esprit d'ouverture et de « confrontation » qui était le nôtre pour l'organisation de cette journée.

matique, phraséologie, expression idiomatique, trope lexicalisé, ou encore *proverbe, formule* ou *cliché*.

Nous commencerons par présenter les définitions des trois notions — pour lesquelles nous retenons le chapeau générique, adopté dans la présentation de ce volume, de *procédés de fixation* — et les cadres disciplinaires dans lesquels elles sont employées, avant de proposer plusieurs angles d'attaque destinés à mettre en évidence certains de leurs points de rencontre. En dernier lieu, nous aborderons, à travers les trois notions présentées, le cas particulier de la « fixation » des noms propres.

I. Intrications et recouvrements

I.1. Places respectives des termes et des notions

Un coup d'œil à des dictionnaires de linguistique ou à des ouvrages généralistes¹ permet de définir succinctement les termes. Le terme général semble bien être celui de *lexicalisation* : *figement* est nettement plus discret ; quant à *catachrèse*, il est très spécialisé en rhétorique. Ainsi, chez Dubois *et al.* (1994), on observe une nette différence de « poids » entre les trois termes : la notice de *lexicalisation* est bien plus importante que celle des deux autres.

La **lexicalisation** y est présentée comme un « processus par lequel une suite de morphèmes (un syntagme) devient une unité lexicale » et opposée à la grammaticalisation (elle est d'ailleurs assimilée à une dégrammaticalisation), car favorisant « le lexique aux dépens de la grammaire ».

C'est l'avènement d'une unité lexicale qui semble ici déterminant, sa composition interne initiale étant considérée comme hors de portée de la grammaire. Mais, outre ce sens de « fixation » d'une séquence lexicale, *lexicalisation* peut renvoyer également à l'installation en langue d'un sens issu d'une figure, ou d'un trope ; la syntaxe n'est alors plus concernée, puisqu'il s'agit de mots uniques. On trouve ce sens, dans le *Grand Robert*, au détour des verbes *lexicaliser*, *se lexicaliser* : il y est question de « sens figuré qui se lexicalise ».

1. Nous nous référons ici au *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* de Dubois *et al.*, et au *Grand Robert de la langue française*.

Enfin, on trouve dans le *Grand Robert* un troisième sens de *lexicalisation*, qui concerne « l'expression par le lexique d'un contenu sémantique » dans une langue donnée (par comparaison avec d'autres). Le point central est toujours l'unité lexicale, même s'il ne s'agit ici ni de processus ni d'avènement de cette unité lexicale.

Le **figement** chez Dubois *et al.* est également défini comme un processus, « par lequel un groupe de mots dont les éléments sont libres devient une expression dont les éléments sont indissociables. Le figement se caractérise par la perte du sens propre des éléments constituant le groupe de mots, qui apparaît alors comme une nouvelle unité lexicale, autonome et à sens complet, indépendant de ses composantes ». Les exemples cités — *pomme de terre*, le *heur* de *bonheur* et *malheur* —, permettent de souligner la perte d'autonomie des éléments, mais ramènent le figement à la lexicalisation.

Enfin la **catachrèse** est présentée dans les deux dictionnaires comme une figure de rhétorique à part entière, définie par sa capacité à « élargir le sens d'un mot au-delà de son domaine strict », mais aussi comme un état de figure (métaphore, métonymie) « dont l'usage est si courant qu'elle n'est plus sentie comme telle », une figure usée, passée dans l'usage, lexicalisée. L'une et l'autre de ces acceptions proviennent de la tradition rhétorique.

Finalement, le panorama donné par les dictionnaires apparaît assez confus : les notions de figement et de lexicalisation sont mêlées, en particulier dans les exemples, tandis que la catachrèse est essentiellement définie par le biais de la lexicalisation. Globalement, c'est le terme de *lexicalisation* qui est le plus souple, celui dont l'extension est la plus importante.

Bien entendu, les faits se précisent dès lors qu'on s'intéresse centralement à une des notions : selon les positionnements théoriques, selon les orientations linguistiques, l'une ou l'autre est préférentiellement sollicitée.

1.2. Positions théoriques dans lesquelles s'insèrent termes et notions

Les termes de *lexicalisation* et de *figement*, ainsi que celui de *catachrèse*, peuvent être pris comme des descripteurs (ils servent alors, de manière a-théorique, à décrire des phénomènes souvent adja-

cents) ou comme des décrits (ils sont alors thématiques et font l'objet de l'étude ; ils sont parfois aussi comparés ou utilisés en regard l'un de l'autre). Nous commencerons, dans cette section, par adopter cette seconde position, avant d'appliquer les termes, comme descripteurs, à la question du nom propre (*infra* § 3).

Lexicalisation

Comme nous l'avons déjà remarqué, le terme *lexicalisation*, sans doute du fait de la transparence de son sens compositionnel, est le plus souvent utilisé comme descripteur. La notion elle-même a un rattachement disciplinaire et théorique très étendu, puisqu'on la retrouve aussi bien dans les approches lexicologiques, qu'il s'agisse de sémantique lexicale ou de morphologie constructionnelle (cf. Apothéloz 2002, Corbin *in* Martins-Baltar (éd.) 1997), que dans des approches « discursives » : énonciation, analyse de discours ou linguistique textuelle.

Selon les approches, la notion de lexicalisation peut renvoyer à des phénomènes d'évolution sémantique (on parle alors de néologisme de sens), ou de création morphologique (installation en langue d'une nouvelle unité lexicale, créée par un procédé morphologique quel qu'il soit), à des phénomènes de cristallisation sémique en contexte¹ ou encore à des « discours en circulation », ou à des faits de citation (Perrin 2004). Du fait de cette diversité des points de vue, on peut considérer comme relevant de la lexicalisation des unités beaucoup plus diverses, et naturellement bien moins clairement classées, que celles qui sont concernées par le figement (cf. *infra*). En effet, la lexicalisation peut affecter un terme unique, des unités polylexicales ou des séquences beaucoup plus larges comme les formules, les « façons de dire » ou les fragments de discours.

Le processus diachronique de lexicalisation consiste, comme son nom l'indique, à intégrer au lexique quelque chose qui n'en relevait pas. En effet, une propriété souvent invoquée est celle de la codification et de l'insertion sociolinguistique de la séquence concernée dans la pratique des locuteurs d'une part, de sa valeur dénomminative d'autre part (cf. notamment Corbin *op. cit.*, Habert 1998, Valen-

1. C'est ainsi que l'emploie F. Rastier dans ses différents ouvrages, cf. notamment Rastier (1996).

tin in Greciano (éd.) 2000, Mortureux 2003) — c'est cette acception que nous retenons. Évidemment cela donne lieu à des interprétations diverses selon ce que l'on considère comme lexique et non-lexique¹. Ainsi, si l'on considère que le lexique revient à la langue, dans une acception, assez stricte, d'ensemble d'unités lexicales, codées et pourvues de sens, qui sont « reconnues » et mémorisées, un nom propre peut être dit « lexicalisé » dès lors qu'il entre dans un dictionnaire avec un sens codé comme celui d'un nom commun (*hercule, malabar, poubelle*, etc.); un sens nouveau issu d'une figure, ou encore une création néologique peuvent aussi se « lexicaliser » lorsqu'elles quittent le domaine du discours individuel pour passer dans celui de la langue commune... Mais si l'on envisage le lexique comme une catégorie linguistique (lexicale) qui s'oppose à une autre (grammaticale), alors la lexicalisation s'oppose à la grammaticalisation considérée comme « la transformation d'un élément lexical en un élément grammatical » ou encore « le passage d'un élément autonome au rôle d'élément grammatical » (Meillet 1912, cité par De Mulder 2001). La lexicalisation est alors vue et théorisée comme un parcours qui va de la grammaire au lexique, tandis que la grammaticalisation va, en sens inverse, du lexique à la grammaire, ou du « moins grammatical » au « plus grammatical ».

Figement

Tout comme la lexicalisation, le figement est un processus diachronique, mais ce n'est généralement pas sous cet angle qu'il est abordé, les auteurs s'intéressant plutôt au « résultat » de ce processus, i.e. les séquences figées. La notion de figement ainsi entendue est déjà présente chez Bally (1951) qui s'attache à décrire des combinaisons de mots relevant de la phraséologie. On la retrouve sous divers termes chez différents auteurs (*synapsie* chez Benveniste, *synthème* chez Martinet, *locution* le plus souvent...), tandis que se développe parallèlement une pratique lexicographique des « expressions figées » (cf. Duneton & Claval 1999, Rey & Chantreau 1990). En France, ce sont les travaux s'inscrivant dans le cadre du Lexique-Grammaire (Gross 1996, Buvet (éd.) 1998, Mejri *et al.* (éd.) 1998, etc.), qui ont le plus développé l'observation du figement comme « résultat ».

1. Cf. sur ce point les références discutées par Prévost ici même.

Il s'agit dans ces cadres d'une notion relevant d'approches syntactico-sémantiques et combinatoires du lexique, visant souvent des développements en traitement automatique des langues, en particulier pour le domaine de la traduction. Ces études sur le figement ont permis tout d'abord l'établissement de listes conséquentes, de sommes lexicales emmagasinées et classées ; elles ont surtout été l'occasion de mise en place de critères formels du figement linguistique, et d'une organisation générale des phénomènes concernés.

On dispose donc de repères assez solides pour ce qui relève du figement : outre qu'il concerne exclusivement des unités polylexicales, le figement se caractérise d'une part par une fixation formelle et syntaxique (blocage des paradigmes synonymiques et inséparabilité, blocage des propriétés transformationnelles) et d'autre part par une modification sémantique (perte de la compositionnalité du sens) et référentielle (non actualisation des composants), celles-ci ayant pour conséquence la démotivation — l'opacification — du sens (cf. Gross 1996). À partir de ces critères, plus ou moins vérifiés selon les cas, peuvent se mettre en place des classifications articulées, soit autour de la relativité du figement (degré de figement, portée du figement), soit autour de la catégorie de la séquence figée (noms ou déterminants composés/figés, locutions verbales, adjectivales, adverbiales, prépositives et conjonctives).

Finalement, la notion de figement répond à une approche essentiellement syntaxique du lexique, qui ne s'intéresse à l'établissement en langue d'une unité codée que de façon secondaire, soit par l'intermédiaire des pratiques lexicographiques (dictionnaires et listes) soit encore dans les retombées traductologiques, avec la notion d'idiomaticité de la séquence figée. Ici le « figé » s'oppose au « libre », cette liberté pouvant concerner la combinatoire, mais aussi la créativité lexicale : le figement est obligatoirement l'effet d'une communauté linguistique donnée, qu'il résulte ou non d'une innovation individuelle. On retrouve alors des points communs avec la catachrèse, qui elle aussi s'oppose au « libre » de la figure vive. Le figement rencontre aussi la lexicalisation et la grammaticalisation par le biais des phénomènes traités : en effet, le phénomène de figement subsume l'opposition grammaticalisation/lexicalisation relevée plus haut.

Notons que, parallèlement à ces analyses du figement comme « résultat », le figement comme « processus » est au cœur de diffé-

rents travaux d'analyse du discours, comme ceux de Fiala sur les *formules*, celui sur la formule *purification ethnique* chez Krieg-Planque (2003)¹, ceux de Moirand (2004) sur les « moments discursifs » et la circulation des discours. La stylistique, avec le *cliché*, recourt également à la notion de figement, comme processus, ou comme résultat, par exemple envisagé dans son exploitation discursive (cf. Cabot ici même).

Catachrèse

Le terme de *catachrèse* relève incontestablement de la rhétorique, et plus spécifiquement de l'*elocutio*, partie de la rhétorique qui s'articule le plus étroitement avec une appréhension logico-grammaticale du lexique. Elle y connaît deux principales acceptions : trope forcé ou figure libre lexicalisée. Dans sa première acception, elle est définie comme un « abus », c'est-à-dire une extension du sens d'un mot, destinée à pallier l'absence de mot « propre » à une idée ou une chose² (les exemples classiquement retenus depuis Dumarsais puis Fontanier — *feuille de papier*, *aile du moulin* et autres *pied de la table* — sont métaphoriques). Quant à la métonymie (*un Rubens*, *un masque* pour /une personne masquée/), elle possède souvent cette fonction de suppléance en discours³. Cette première définition de la catachrèse doit donc être envisagée dans une perspective de dénomination et d'adéquation mot/chose ou pensée/expression, liée à la conception substitutive du « trope en un seul mot ». Dans l'optique rhétorique, elle est considérée comme répondant « au défaut des langues naturelles par rapport à la langue idéale » (Kuentz 1980 : 68).

Comme on le voit, ainsi définie, la *catachrèse* est éloignée des notions processuelles de lexicalisation et de figement, et c'est pourquoi, à première vue, elle paraît ne concerner qu'assez peu notre propos.

Pourtant, et c'est ici qu'elle peut nous intéresser, cette première acception est souvent amalgamée ou confondue, y compris par Dumarsais et Fontanier, avec une seconde, plus connue, qui l'appréhende comme la perte du sens premier sous l'effet du temps et de

1. Cf. la contribution de ces auteurs dans Schepens (éd.) (2006).

2. C'est la notion d'*inopia verborum* de la rhétorique des anciens.

3. Pour Le Guern (1973 : 90-94), elle en relève d'ailleurs systématiquement, indépendamment de la lexicalisation du terme, alors vue comme un processus.

l'usage. C'est alors qu'on emploie ce terme pour le trope lexicalisé (ce qui nous ramène à un des sens, déjà mentionné, du terme *lexicalisation*). Dans ce second cas, contrairement au premier, le sens d'un mot transite par le discours par le biais de la figure ou du trope avant de trouver son intégration dans le code, éventuellement dans un sens dit « figuré ».

Depuis la tradition rhétorique et jusqu'à aujourd'hui, la catachrèse est donc au centre d'une double opposition, selon le choix opéré entre l'une ou l'autre définition ; sont ainsi opposés trope d'invention/catachrèse d'une part (choix, donc figure, par opposition à non-choix selon Fontanier), et trope vivant/catachrèse d'autre part. Au-delà du cas de la figure, cette double opposition et le caractère processuel qu'elle suppose implicitement nous paraissent rejoindre des faits (parfois abordés en termes de figement ou de lexicalisation) d'intégration de la parole d'individus (homme politique, artiste ou sportif) dans la compétence discursive collective par la circulation des dires, notamment dans les médias.

Bien que la catachrèse soit fortement associée à la rhétorique, cette notion est utilisée dans certains travaux linguistiques, soit qu'ils soient centrés sur les tropes et envisagent leur devenir (par exemple chez Bonhomme 1987, Prandi 1992, Le Guern 1973), soit qu'ils s'attachent à la valeur dénomminative d'une unité : Corbin *in* Martins-Baltar (éd.) (1997) et Corbin *et al.* (1993) en font un emploi tout à fait particulier, repris de Morier (1981), indépendant de la notion de trope, et qui combine valeur dénomminative et perte de motivation du mot construit. De fait, les cas de conservation dans l'usage d'une forme construite démotivée, que mentionne Le Guern en termes de *rémanence*, sont légion : si l'exemple *passage clouté* de Corbin *et al.* semble être devenu obsolète, citons *plombage* (heureusement, les plombages actuels ne comportent plus de plomb) ; le cas dépasse d'ailleurs le cadre de la morphologie constructionnelle : ainsi, bien que l'écran des téléphones portables nous enjoigne de *rac-crocher*, nous ne reposons aucun combiné sur aucun support pour clore notre communication téléphonique... Dans ces faits, pour lesquels Ullmann (1959 : 247-249) parle du « rôle conservateur de la langue », nous retrouvons de nouveau la question essentielle de la démotivation, qui sous-tend aussi bien la problématique du figement que celle de la lexicalisation. Mais curieusement, l'emploi par

Corbin *et al.* du terme *catachrèse* dans ce cadre particulier inverse la perspective, puisque la catachrèse de la tradition rhétorique reposait précisément sur la *motivation* initiale, par une dérivation sémantique (un trope), de la dénomination ; ici, seule demeure la conception dénomminative attachée à la catachrèse.

De l'ancrage de la catachrèse dans une tradition considérée comme dépassée par les sciences du langage et de l'emploi délimité de la notion, on pourrait conclure à sa non-pertinence. Il nous semble pourtant que, en se limitant au palier du mot, et en s'attachant à l'évolution et à l'aboutissement des tropes — au changement sémantique selon leurs différents « vecteurs » (Prandi 1992) —, elle couvre un champ laissé partiellement libre par le figement, et par la lexicalisation dans son acception d'avènement d'une unité lexicale. C'est pourquoi nous y voyons une notion distincte, que nous emploierons à propos du nom propre (cf. notre proposition *infra*).

On le voit, lexicalisation, figement et catachrèse renvoient à une grande diversité de phénomènes, tout en ayant chacun une spécificité. Dans ce qui suit, nous chercherons à privilégier ce qui fait converger les notions, en laissant de côté certains de leurs aspects discriminants — notamment la question, importante, de l'empan de la séquence concernée.

Toutes trois relèvent d'un phénomène transversal de « fixation » d'une séquence discursive, qui articule discours et langue, singulier et collectif, synchronie et diachronie, qui concerne aussi bien les dimensions syntagmatique que paradigmaticque, qui révèle une grande porosité entre niveaux linguistiques — porosité entre syntaxe et morphologie, entre lexique et syntaxe — mais aussi entre langue et encyclopédie¹, qui engage des questions liées à l'arbitraire et à la motivation (démotivation) ; bref, un phénomène linguistique majeur, dont chacun des trois éléments étudiés éclaire un aspect, une facette, sans le couvrir entièrement. La question est alors d'aborder ces faits de fixation dans leur ensemble, et, partant, de souligner la prégnance du phénomène à travers la diversité des domaines qui ont à le rencontrer.

1. Nous le verrons en particulier à propos du nom propre.

2. Convergences

Pour ce faire, nous privilégierions la mise en lumière de ce qui, rappelé ci-dessus, nous semble faire l'unité des phénomènes rassemblés sous les trois notions, et qui se rapporte aussi bien, selon les termes de Gross (1996), au « figement linguistique » (niveau de l'unité lexicale) qu'au « figement discursif » (niveau phraséologique et textuel).

Nombreux seraient les points de convergence, mais nous concentrerons notre attention sur trois d'entre eux.

2.1. Phénomènes de fixation et lexique

Les processus de fixation ne sont pas secondaires, ou hors système, mais proposent un regard renouvelé sur le lexique. Comme le souligne Mejri (2000a), leur étude a « une fonction heuristique » pour la description du lexique.

Envisagés sous l'angle diachronique, ces processus de fixation peuvent tous trois être vus comme relevant d'une dynamique de renouvellement de la langue, pour laquelle on peut envisager une régularité, en dépit d'une apparente irrégularité : c'est bien sûr le cas pour la catachrèse, au sens de trope lexicalisé, pour laquelle les « vecteurs » fournissent un principe sémantique de fixation d'un sens nouveau (cf. Ullmann 1959).

Mais au-delà de ce seul cas, on peut voir avec Mejri la dynamique de la « fixation » (« figement » dans ses termes) comme un fait explicatif général, un phénomène englobant, en ce qu'il concerne toutes les parties du discours, toutes les dimensions syntagmatiques et tous les lectures. Le figement permet en effet de renouveler les possibilités référentielles de nomination ; il assure une fonction expressive (pensons aux expressions figées et aux clichés, hautement figuratifs, et par exemple aux comparaisons signalées par Bally (1951), qui fonctionnent comme intensificateurs (*boire comme un trou*, *sourd comme un pot*) et relèvent d'une « esthétique de la plénitude » (Riffaterre 1971 : 171-172)) ; il reflète la cristallisation, mais aussi la dynamique des références culturelles, des croyances et représentations partagées à l'intérieur d'une communauté linguistique.

Parmi les processus de fixation, certains entretiennent un rapport privilégié avec la référence — on l’a vu à propos de la catachrèse. Ainsi la lexicalisation, envisagée dans le sens précis d’intégration en langue d’une unité lexicale (c’est-à-dire lorsque cette unité relève du plan « sémiotique » au sens de Benveniste (1966 : 119 sqq.)), s’articule étroitement avec la dénomination. Si on adopte un point de vue diachronique, on dira alors que la lexicalisation, mais aussi naturellement la catachrèse, peuvent être vues comme un processus qui ramène une désignation libre en discours à une dénomination, codifiée en langue (cf. Kleiber 1984). Enfin, la perspective dénominative attachée à la lexicalisation permet notamment d’envisager finement le rapport entre système et création néologique (cf. Corbin 1997, Habert 1998).

2.2. Phénomènes de fixation et créativité

Les phénomènes de fixation s’articulent naturellement à des questions de contrainte (routine et « carcan »¹ du préconstruit), mais aussi de créativité lexicale : dès lors qu’une création dépasse l’idiotical, elle peut se figer et entamer un processus de lexicalisation ; c’est ainsi que les unités de la langue pénètrent dans un cycle de créativité : création (néologismes de forme, néologisme de sens), démotivation et usure, entraînant parfois la grammaticalisation — Meillet (1912, cité par De Mulder 2001) parle de « développement en spirale » —, mais aussi récupération, et utilisation éventuellement « déviante » de ces unités par le sujet parlant ou la communauté linguistique : variation paradigmatique, défigement, remotivation... Au-delà de la question des seules unités lexicales, cette dialectique entre usure et créativité, qui caractérise aussi bien le destin des figures mortes que le figement, sous-tend les approches contem-

1. Le mot est de Grunig (dans sa préface à Martins-Baltar (éd.) 1997), qui le tempère néanmoins en se référant au terme « Palimpseste » de Genette (1982), « où l’on voit sur le même parchemin un texte se superposer à un autre qu’il ne dissimule pas tout à fait mais qu’il laisse voir par transparence ». Cette métaphore du palimpseste nous paraît particulièrement heureuse pour rendre compte aussi bien du défigement (cf. notamment Rastier in Martins-Baltar (éd.) 1997) et de la remotivation des catachrèses (figures éteintes) que de la variation du « jugement de locutionnalité » (Achard & Fiala in Martins-Baltar (éd.) 1997) selon les situations et les sociolectes.

poraines du cliché, vu alors comme « agent d'expressivité » (Riffaterre 1971, Mathis (éd.) 1998).

La créativité s'observe aussi sous l'angle du rapprochement, souvent souligné, entre fixation, sous toutes ses formes, et figuralité (entendons par là aussi bien le caractère « figural » dû aux figures et aux tropes que le sens dit « figuré », inscrit en langue — catachrétique). Se présentent alors plusieurs cas. (a) La figuralité peut intervenir au niveau de la genèse de certaines séquences figées : le trope, et en particulier la métaphore, est à l'origine de la locutionnalité (c'est le cas par exemple de *la moutarde lui monte au nez*, ou *briser la glace* discutés par Ruwet 1983). (b) Certaines unités composant la séquence figée sont elles-mêmes figurées : *se casser/se creuser la tête*. (c) Le composé résultant a globalement un sens figuré (métaphorique : *étoile de mer*, ou métonymique : *cordon-bleu*). (d) La forme construite est dérivée d'un des sémèmes, métaphorique, d'un lexème ; elle devient, de la sorte, inanalysable : *cassation* provient d'un sens métaphorique de *casser* (Apothéloz 2002 : 105). Enfin, (e), la figuralité peut reposer sur un transfert de domaine entre un « énoncé lié » à une situation d'énonciation et un autre : c'est le *à nous deux !* de l'infirmière entreprenant un soin (Fonagy in Martins-Baltar (éd.) 1997).

Dans tous ces cas, concurremment à la présence d'archaïsmes dans la séquence et à la démotivation étymologique, également relevées, la figuralité participe très certainement à l'opacité sémantique de certaines séquences figées, que cette opacité soit complète ou relative (cf. notamment Ruwet 1983, Rey in Martins-Baltar (éd.) 1997).

2.3. Phénomènes de fixation et discours

Comme nous l'avons déjà signalé, les phénomènes de fixation discursive de séquences se construisent en référence à des valeurs culturelles partagées, à des slogans et formules, à des auteurs : ils supposent tous un « ailleurs », et surtout un « avant », une « mise en conserve » (Riffaterre 1971). Ils renvoient à une mémoire ancrée dans des valeurs collectives historiques, sociales, culturelles propres à une collectivité donnée. La reprise de « déjà-dit » pouvant contribuer à la formation ou à la transmission de préjugés et autres lieux communs, la fixation en discours peut être rappro-

chée du stéréotype comme « schème collectif figé » organisateur de la cognition, mais aussi dans son aspect doxal (cf. Amossy *in* Mathis (éd.) 1998, Herschberg-Pierrot 1980, Amossy & Herschberg-Pierrot 1997). Cette valeur cognitive et/ou doxale sous-tend les approches cognitives de la métaphore, mais elle est surtout relevée par les approches du cliché, lesquelles soulignent leur polarisation autour de grands thèmes archétypiques, qui « sollicitent de tous temps l'imagination humaine » (Riffaterre 1971 : 171-172) ¹.

La dimension naturelle de l'étude des faits de fixation est alors intertextuelle et interdiscursive. C'est dans ce cadre qu'on peut relever les nombreuses séquences figées, parfois métaphoriques, dont les médias et le monde politique sont grands producteurs. Voici, parmi de nombreux autres, quelques exemples contemporains du discours politico-médiatique, avec leurs variations : *un message fortun message clair* ; *un signal fortun signal clair* ; *repli communautaire...* Ces associations de termes, qui relèvent indéniablement d'une routine en production, sont susceptibles, du côté de la réception, d'inscrire durablement des représentations figées, ou au contraire de connaître l'usure et la démotivation ². Elles servent également de base, comme autant d'échos, à des déformations paradigmatiques (cf. chez Moirand (1999 et 2004) *le colza fou* sur le modèle de *la vache folle* ; *le dégraisseur de mammouths* comme désignation du ministre Claude Allègre, en référence à sa parole).

Relevant du « déjà-dit », les faits de fixation éclairent les procédés de reprise qui, tissant intimement le discours, y prennent parfois une dimension polémique : cette dimension discursive et polémique est un trait définitoire de la notion de « formule » qui, dans la présentation qu'en donne Krieg-Planque (2003 : 14) ³, correspond certes à

1. Il convient de rester prudent sur la question du rapport entre stéréotype formel (relevant du figement) et représentation figée ou stéréotypée : un rapport direct de l'un à l'autre serait à démontrer, et ne relève pas, en tout état de cause, du seul domaine des sciences du langage. La question du stéréotype, que nous abordons ici rapidement, est d'ailleurs nettement plus développée en psychologie sociale (Amossy & Herschberg-Pierrot 1997). Quant au cliché, s'il établit un lien explicite entre plan de l'expression et plan du contenu, il renvoie plus, nous semble-t-il, à une esthétique, voire une axiologie, qu'à un monde, cognitif et social, de représentations figées.

2. Cf. Perrin (ici même) pour des illustrations de l'usure et de la démotivation de faits de parole.

3. Cf. aussi Fiala & Rennes (2002). Sur la présentation de la notion de « formule », cf. Schepens (éd.) (2006).

« une séquence relativement figée », mais aussi et surtout possède un « caractère de référent social [...] et [un] fonctionnement polémique dans l'univers discursif ». Envisagée dans cette perspective, la formule a un réel statut d'acte de discours.

3. Nom propre et faits de fixation

Nous terminons ce panorama en envisageant, à titre de perspective, la question de la lexicalisation du nom propre (Npr), déjà évoquée ci-dessus (§ 1.2.). En effet, le Npr est un lieu où se pose crucialement la question de la catachrèse et de la lexicalisation, voire celle du figement, et notamment parce que cette question illustre de manière flagrante la porosité des niveaux d'analyse impliquée par les phénomènes de fixation dans leur ensemble.

Catachrèse. Le Npr est concerné par des paradigmes réguliers de métonymies telles que, pour les principales, celle du lieu de production d'un produit (*bordeaux*, *camembert*) ou celle de l'auteur d'œuvres (*Proust*, *Rubens*). Les deux catégories de métonymies sont marquées par des indices linguistiques bien connus, comme la présence de déterminant dans le syntagme nominal par exemple (cf. Bonhomme 1987). Cependant les premières et non les secondes aboutissent à la perte du principal signe formel du Npr (majuscule) ; celles-là sont susceptibles de se lexicaliser (dans le sens que nous avons retenu), mais sans doute pas celles-ci, tributaires de l'individualité du porteur du Npr (l'auteur). On les qualifiera cependant toutes deux de catachrétiques.

On peut ajouter à ces cas de catachrèse, et sous ce terme, d'autres types de métonymies qui instaurent durablement dans la mémoire discursive collective le sens dérivé, par exemple événementiel, d'un toponyme (*Tchernobyl*, *le Rwanda*). Dans ces cas, on ne parlera nullement de lexicalisation puisqu'on n'a pas affaire à la création d'une unité lexicale ; le nom reste un Npr, mais passe de manière stable du statut sémantique de nom de lieu à celui de nom d'événement. Ce glissement sémantico-référentiel, qui relève d'une forme spécifique de fixation, se manifeste notamment par l'installation dans la compétence discursive du « scénario » de l'événement, et confère alors au toponyme une fonction résomptive (cf. Lecolle à paraître) : ainsi nommer *Tchernobyl*, c'est souvent aussi faire référence à son

contexte, ses causes et conséquences, mais aussi l'utiliser comme « type » — *Tchernobyl* connaît alors de nombreuses possibilités d'emploi antonomasiques¹, comparatifs, prédicatifs, voire de dérivations : ainsi, à partir de la valeur événementielle du Npr *Rwanda* : *On aurait pu craindre un épisode rwandais* (*France Culture* 14-09-05).

Lexicalisation. Nous rattacherons la question de la lexicalisation du Npr aux tropes, et plus spécifiquement à la métonymie (certaines métonymies)². En effet, plus encore que pour les séquences composées de noms communs (cf. § 2.2.), la figuralité semble occuper une place déterminante dans le changement de statut lexical du Npr, voire dans son intégration à un dictionnaire de langue (sa lexicographisation)³.

En se basant sur la perte de majuscule, considérée comme un premier indice de cette lexicalisation, on peut rapporter à certains critères la prévisible lexicalisation de certains Npr. Nous avons remarqué ci-dessus la différence entre plusieurs catégories de Npr métonymiques eu égard à la majuscule (*camembert* mais aussi *poubelle* vs *Proust*) et au changement de statut lexical de ces noms. Plusieurs phénomènes concourent sans doute à cette « communisation » du Npr, pour laquelle nous proposons quelques pistes : (a) le référent métonymique de *camembert* ou *poubelle*, en tant que produit de consommation, est multiplié. Le nom ne désigne donc plus alors un individu mais une classe. (b) Si le référent initial du Npr est un « inventeur » (ou assimilé), il a perdu sa notoriété en tant que tel dans la mémoire commune (*Poubelle*). (c) Peut-être doit-on également invoquer la trivialité du produit inventé, par opposition à la « noblesse » de l'œuvre, nécessairement rattachée au statut indivi-

1. Sur l'antonomase, cf. Leroy (2004).

2. L'antonomase du nom propre (*hercule*, *tartuffe*) a également un rôle fondamental dans la lexicalisation du Npr, s'ajoutant d'ailleurs parfois à la métonymie elle-même (c'est le cas de *malabar*). Certaines définitions de l'antonomase englobent d'ailleurs tous les transferts entre Npr et Nc, y compris ceux que nous envisageons ici comme métonymiques, en nous attachant au « vecteur » sémantique (cf. sur ces points définitoires les développements de Leroy 2004).

3. Le statut référentiel, et conséquemment lexicographique spécifique du Npr cause des flottements entre lexicalisation et lexicographisation : un nom propre est dit « lexicalisé » dès lors qu'il figure dans un dictionnaire de langue (cf. les exemples cités en 1.2. et ci-dessus). Malgré son caractère arbitraire souvent souligné, nous considérons la lexicographisation comme un signe ultime de lexicalisation.

duel de l'artiste (Proust). Quant au référent événementiel d'un toponyme, l'unicité de l'événement nous paraît à elle seule susceptible de garantir au toponyme son statut de Npr.

En résumé, sont ici à envisager les critères croisés que sont le référent initial du Npr, le référent métonymique et le rapport métonymique lui-même, ancrés dans l'univers culturel.

Quant au **figement**, pensons ici aux Npr formés d'unités polylexématiques (noms d'institutions, de partis politiques, noms de mouvements comme *Sauvons la Recherche*), qui relèvent souvent d'une stratégie motivée de dénomination, qu'elle soit attachée à l'histoire ou en rupture délibérée avec elle, et possèdent tout à la fois compositionnalité syntagmatique des éléments et motivation — ce pour quoi le Npr est choisi —, mais qui, en usage référentiel, fonctionnent en bloc, à l'instar des noms composés (ce dont témoigne d'ailleurs leur siglaison, terme ultime du figement).

Ces formes au statut intermédiaire mériteraient une étude particulière, qui pourrait tout à la fois tirer parti des approches spécifiques au Npr et de celles du figement, et plus généralement des phénomènes de fixation.

Nous avons cherché ici à cerner les termes de *lexicalisation*, *figement* et *catachrèse*, et leur extension dans des phénomènes extrêmement divers de « fixation » du/dans le lexique. Nous avons en chemin pointé la variété des faits concernés, qui relèvent aussi bien du discours que de la langue, et, avec le nom propre, de ses marges.

Cependant, bien que largement explorées, comme en témoignent les références que nous avons citées et celles que nous avons dû inévitablement laisser de côté, les questions abordées restent d'autant plus ouvertes qu'elles engagent, comme nous l'avons dit, différents domaines de la linguistique, mais aussi, comme nous ne l'avons pas (ou peu) dit, d'autres disciplines — psychologie sociale, psychologie cognitive, théorie littéraire, philosophie, anthropologie...

Bibliographie

- Amossy R. & Herschberg-Pierrot A.
1997, *Stéréotypes et Clichés. Langue, discours, société*,
Paris, Nathan.

- Apothéloz D. 2002, *La Construction du lexique français. Principes de morphologie dérivationnelle*, Paris, Ophrys.
- Bally C. 1951, *Traité de stylistique française*, vol. 1, Genève-Paris, Klincksieck.
- Benveniste E. 1966, *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard.
- Benveniste E. 1974, *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard.
- Bonhomme M. 1987, *Linguistique de la métonymie*, Berne, Peter Lang.
- Buvet P.A. (éd.) 1998, *BULAG*, 23, « Figement et TAL », Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises.
- Corbin D., Dal G., Mélis-Puchulu A., Temple M. 1993, « D'où viennent les sens a priori figurés des mots construits? Variations sur *lunette(s)*, *ébéniste*, et les adjectifs en *-esque* », *Verbum*, 1-2-3, p. 65-97.
- Cusin-Berche G. 1999, « La notion d'unité lexicale en linguistique et son usage en lexicologie », *Linx*, 40, p. 11-29.
- De Mulder W. & Vanderheyden A. (éd.) 2001, *Langue française*, 130, « La linguistique diachronique : grammaticalisation et sémantique du prototype », Paris, Larousse.
- De Mulder W. 2001, « La linguistique diachronique, les études sur la grammaticalisation et la sémantique du prototype : présentation », *Langue française*, 130, p. 8-32.
- De Mulder W. 2002, « Grammaticalisation, métaphore et métonymie : le cas d'*aller* », *Verbum* XXIV, 3, p. 229-246.
- Dubois J., Guespin L., Giacomo M., Marcellesi C., Marcellesi J. B., Mevel J. 1994, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris, Larousse.
- Dumarsais C. C. [1730] 1988, *Des tropes ou des différents sens*, Présentation, notes et traduction F. Douay-Soublin, Paris, Flammarion.
- Duneton C. & Claval S. 1990, *Le Bouquet des expressions imagées*, Paris, Seuil.
- Fiala P. 1987, « Pour une approche discursive de la phraséologie. Remarques en vrac sur la locutionnalité et quelques points de vue qui s'y rapportent, sans doute », *Langage et Société*, 42, p. 27-44.

- Fiala P. & Habert B.
1989, « La langue de bois en éclats : les défigements dans les titres de la presse quotidienne française », *Mots*, 21, p. 83-99.
- Fiala P. & Rennes J.
2002, « Majorité plurielle, trajectoire d'une formule », *Mots*, 68, p. 123-130.
- Fiala P., Lafon P., Piguet M.-F. (éd.)
1997, *La Locution : entre lexique, syntaxe et pragmatique. Identification en corpus, traitement, apprentissage*, Paris, Klincksieck.
- Fontanier P.
[1821] 1977, *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.
- Greciano G.
(éd.), 2000, *Micro- et macrolexèmes et leur figement discursif. Études de linguistique comparée français-allemand*, Louvain-Paris, Peeters.
- Gross G.
1996, *Les Expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*, Gap-Paris, Ophrys.
- Habert B.
1998, *Des mots complexes possibles aux mots complexes existants : l'apport des corpus*. www.limsi.fr/Individu/habert/Publications/Fichiers/hdr/index.html
- Herschberg-Pierrot A.
1980, « Problématiques du cliché », *Poétique*, 43, p. 334-345.
- Kleiber G.
1984, « Dénomination et relations dénominales », *Langages*, 76, p. 77-94.
- Krieg-Planque A.
2003, « Purification ethnique ». *Une formule et son histoire*, Paris, C.N.R.S. Éditions.
- Kuentz P.
1980, « La catachrèse et le redoublement de l'écart », *Langue française*, 48, p. 62-74.
- Le Guern M.
1973, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Larousse, Paris.
- Lecolle M.
à paraître, « Éléments pour la caractérisation des toponymes en emploi événementiel », *Actes du Colloque international : « Représentations du sens linguistique III »*, Bruxelles, 3-5 novembre 2005.
- Leroy S.
2004, *De l'identification à la catégorisation. L'Antonomase du nom propre en français*, Louvain/Paris, Peeters.

- Mathis G. (éd.) 1998, *Le Cliché*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- Martins-Baltar M. (éd.) 1995, *Cahiers du français contemporain*, 2, « La Locution en discours », Paris, Didier Érudition.
- Martins-Baltar M. (éd.) 1997, *La Locution entre langue et usages*, Fontenay/Saint-Cloud, E.N.S. Éditions.
- Mejri S. 1999, « Unité lexicale et polylexicalité », *Linx*, 40, p. 79-93.
- Mejri S. 2000a, « Figement et renouvellement du lexique : quand le processus détermine la dynamique du système », *Le Français moderne*, 68 (1), p. 41-62.
- Mejri S. 2000b, « Figement et dénomination », *Méta*, 45 (4), p. 609-621.
- Moirand S. 1999, « Les indices dialogiques de contextualisation dans la presse ordinaire », *Cahiers de praxématique*, 33, p. 145-184.
- Moirand S. 2004, « De la nomination au dialogisme : quelques questionnements autour de l'objet de discours et de la mémoire des mots », in Cassanas A., Demange A., Laurent B., Lecler A. (éd.), *Dialogisme et Nomination, Actes du troisième colloque Jeunes Chercheurs Praxiling*, Montpellier, Presses de l'Université Paul Valéry, p. 27-61.
- Morier H. 1981, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Nyckees V. 2000, « Quelle est la langue des métaphores ? », *Cahiers de praxématique*, 35, p. 115-139.
- Perrin L. 2004, « Citation, lexicalisation et interprétation des expressions idiomatiques », in Authier-Revuz J., Doury M., Reboul-Touré S. (éd.), *Parler des mots. Le fait autonymique en discours*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 281-291.
- Picoche J. & Honeste M.-L. 1994, « Les figures éteintes dans le lexique de haute fréquence », *Langue française*, 101, p. 112-124.
- Prandi M. 1992, *Grammaire philosophique des tropes*, Paris, Minuit.

- Prévost S. 2003, « La grammaticalisation : unidirectionnalité et statut », *Le Français Moderne*, tome LXXI, n° 2, p. 144-166.
- Rey A. & Chantreau S. 1990, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris, Robert.
- Riffaterre M. 1971, « Le cliché dans la prose littéraire », in *Essais de stylistique structurale*, Paris, Flammarion, p. 161-181.
- Robert P. 1992, *Grand Robert de la langue française. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Rastier F. [1987] 1996, *Sémantique interprétative*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Ruwet N. 1983, « Du bon usage des expressions idiomatiques dans l'argumentation en syntaxe générative », *Recherches linguistiques de Vincennes*, 11, p. 3-84.
- Schepens P. 2006, *Semen* 21, « Catégories pour l'analyse du discours », Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises.
- Ullmann S. [1952] 1959, *Précis de sémantique française*, Berne, A. Francke S.A.